L'HOMME

L'Homme

Revue française d'anthropologie

177-178 | 2006

Chanter, musiquer, écouter

Croyances et convenances iakoutes autour du sobo

Ethnographie du poisson où tout est bon

Émilie Maj

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21719>

DOI : 10.4000/lhomme.21719

ISSN : 1953-8103

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 303-327

ISSN : 0439-4216

Référence électronique

Émilie Maj, « Croyances et convenances iakoutes autour du sobo », *L'Homme* [En ligne], 177-178 | 2006, mis en ligne le 01 janvier 2008, consulté le 21 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/lhomme/21719> ; DOI : 10.4000/lhomme.21719

Croyances et convenances iakoutes autour du sobo

Ethnographie du poisson où tout est bon

Émilie Maj

DANS DE NOMBREUSES CULTURES, certains animaux, dont la place est apparemment anodine, sont occultés par d'autres qui attirent davantage l'attention de l'observateur extérieur. Ainsi, les chercheurs étudieront la relation au bétail chez les éleveurs ou la relation au gibier chez les chasseurs. Si ces relations ostensiblement fortes et évidentes sont des éléments utiles à l'analyse, il est également intéressant de se pencher sur d'autres qui, au premier abord, semblent poser problème. En effet, les représentations qui peuvent être liées dans un contexte culturel donné à un objet permettent, en quelque sorte, de tester ce « système », d'en voir les failles, les limites et les points de concordance. C'est précisément le poisson *sobo*¹ que nous emploierons ici comme révélateur dans la culture des lakoutes, peuple turc venu de la région du Baïkal il y a six ou sept siècles de cela, vraisemblablement en remontant le fleuve de la Léna avec leur bétail. Dotés de fortes traditions pastorales, les lakoutes sont aussi des chasseurs et des pêcheurs. Leur rapport à la chasse a fait l'objet de multiples études par les chercheurs russes et étrangers. La pêche, en revanche, a souvent été mise de côté, ou plutôt n'a fait l'objet d'aucune analyse spécifique, très probablement en raison de la dispersion des données, qui n'ont par ailleurs pas attiré l'attention des chercheurs. Il n'en demeure pas moins que sur le terrain, notre intérêt a été éveillé par la place notoire que semblait occuper le carassin (*sobo*) dans la vie quotidienne des

1. Par convention, la translittération utilisée sera celle de type GOST (« Gosstandart Rossii », système proposé par les autorités de l'URSS et approuvé par le « United Nations Group of Experts on Geographical Names » en 1986), avec une variante cependant : le « h » iakoute sera noté *h* et les « x » russe et iakoute notés *x*. Les mots translittérés sont signalés en italique, sauf lorsqu'il s'agit de noms propres (de personnes, de lieux).

— Nous tenons à remercier particulièrement nos amis évènes et iakoutes de la région évèno-bytantai et le penseur, étonnant voyageur et forgeron, Mandar Uus, qui a pris le temps de converser avec nous dans son village de Baajağa, ainsi que tous les lakoutes qui nous ont servi le carassin au cours de ces dernières années et nous ont emmenée relever leurs filets sur « les lacs de République Sakha, aussi nombreux que les étoiles parsemant le ciel ».

Iakoutes, préoccupés pourtant de donner une image de peuple éleveur dont les traditions relèvent dans leur ensemble de leur relation aux équidés.

La République Sakha (Iakoutie), au nord-est de la Sibérie, est recouverte par un espace de montagnes et de plaines, où s'éparpillent des lacs et des étangs. S'y déroulent deux types de pêche qu'il conviendra de dissocier : été comme hiver, les Iakoutes pêchent sur les plans d'eau et dans les rivières. De tous les poissons pêchés, c'est le *sobo* qui attire le plus l'attention, en raison de son abondance mais surtout par sa mise à mort, son mode de préparation culinaire ainsi que par les représentations qui lui sont associées et qui en font un poisson singulier.

Après avoir replacé le *sobo* dans son contexte et proposé une analyse du milieu aquatique dans la conception iakoute du monde, nous tenterons de montrer son importance dans la culture de ce peuple. Nous comparerons ainsi la figure de ce poisson à celle d'autres animaux, sauvages ou domestiques, réels ou mythiques, à l'aide d'une étude des techniques de pêche et de consommation qui lui sont, ou non, spécifiques.

Géographie et réputation du gros et du petit sobo

Dans la littérature scientifique, le carassin est mentionné sous différents noms latins. Pavel Borisov (1928 : 14) cite trois types de carassins : le *Cyprinus carassius*, le *Carassius vulgaris* habitant la Kolyma et les lacs du sud de la Iakoutie, et le *Carassius carassius* peuplant les régions de la Kolyma, de la Léna et de Khatanga. Il précise que des carassins peuplent toute la longueur de la Léna, hormis le delta. S'ajoute à la liste le *Carassius auratus gibelio* (Savvinov 2002 : 33). La classification moderne² retient deux désignations latines pour les carassins présents en Iakoutie : *Carassius gibelio* et *Carassius carassius*. Ce poisson vit dans les lacs, cohabitant avec un autre poisson, le *mundu*³. Ričard Maak (1994) précise que de gros carassins étaient pêchés dans la région de la Viljuj, Pavel Borisov (1928) que les carassins pêchés dans la région de Žigansk atteignent le kilo. À Batagaj, situé dans le nord de la République, les Iakoutes pêchent des *sobo* gros comme des canards, alors que ceux d'Appany ou Baajağa, en Iakoutie centrale, sont de moindre taille. Les poissons de Batagaj ne sont pourtant pas renommés. Aujourd'hui, la région la plus connue pour ses *sobo* est celle de la Viljuj à l'ouest de la Iakoutie. Le journal républicain *Naše Vremja* (du 6 juillet 2001) nous apprend : « le carassin

2. Cette classification est disponible sur une base de données internet (<http://fishbase.org/search.cfm>) qui contient les noms vernaculaires de nombreux poissons dans plusieurs langues (anglais, français, russe, chinois, etc.) ainsi que leur équivalent latin. L'ouvrage de Philippe Keith (2001 : 154-156) complète également cette classification : le carassin commun porte la dénomination latine de *Carassius carassius* (Linné, 1758) et il est le même que le *Cyprinus carassius* (Linné, 1758) et le *Carassius humilis* (Heckel, 1837). En revanche, le carassin argenté est dénommé en latin *Carassius gibelio* (Bloch, 1782) et est le même que les *Carassius auratus* (Linné, 1758), *Carassius auratus gibelis* (Bloch, 1782), *Cyprinus gibelio* (Bloch 1782) et *Carassius vulgaris* ou *Carassius ventrosus* (Walecki, 1863). Il existe donc deux espèces de carassin en Iakoutie : le carassin argenté et le carassin commun.

3. D'après la même base de données, le *mundu* n'est autre que le vairon qui appartient au genre *Phoxinus*.

que, sur les marchés de la capitale, on préfère appeler pour une raison indéterminée le « carassin de Kobjaj » est le mets le plus délicat de Iakoutie ». Notre informateur de Taatta, en Iakoutie centrale, indique trois lacs réputés pour ces poissons : Nid'ili dans la région de la Viljuj, Mastaax dans celle de Kobjaj et Töñülü dans celle de Megino-Kangalas (Iakoutie centrale). Les noms désignant ce poisson sont aussi variés que les régions où il est pêché : d'après Aleksej Kulakovskij, on trouve dans l'*ulus*⁴ de Taatta dix noms différents, à Megino-Kangalas 12, Viljuj 5, Nam 6 (Kulakovskij 1979 : 412-413). Les carassins portent des noms différents (substantifs et qualificatifs lorsqu'ils sont suivis ou non du nom *sobo* et désignant uniquement ce poisson) suivant leur gabarit : carassin le plus petit (*kügür*), carassin de petite taille (*künde*), carassin de l'année passée (*byrykynaj*), carassin de taille moyenne (*bočox/čörkölčerke sobo*), carassin de trois ans (*tese oboror sobo*). D'autres noms dialectaux existent par ailleurs, inconnus d'une région à l'autre. En ce qui me concerne, je n'ai entendu le carassin mentionné que par son nom de *sobo*, terme qui désignerait ainsi une catégorie générale de poissons. Selon les dires qui circulent en Iakoutie centrale, les carassins de la Viljuj sont les plus réputés. Ceux de Batagaj sont des poissons introduits dans les lacs du nord, d'où ils étaient, au dire des habitants, absents encore il y a quelques années. Nous émettons l'hypothèse que si ce poisson est pêché toute l'année, ce qui permet d'approvisionner régulièrement les tables, c'est en grande partie grâce à sa rusticité et à ses facultés de reproduction.

L'eau et ses créatures

Le carassin est aussi présent dans l'imaginaire iakoute qu'il l'est dans la vie de tous les jours. La symbolique à laquelle il est lié peut être introduite par le conte suivant, que nous retrouverons tout au long de cet article :

Le Butor et le Carassin

« Jadis le Butor était ami avec le Carassin. Le Butor vivait sur les rives du lac dans les arbustes touffus et le Carassin dans la pénombre des eaux. Le jour chacun vaquait à ses occupations : le Butor chassait les grenouilles, des insectes, tandis que le Carassin attrapait des vers et différentes larves parmi les algues. Et aussitôt qu'arrivait le soir, les deux amis se retrouvaient. Ils choisissaient un endroit où ni l'oiseau de proie, ni le brochet ne les verraient. Le Butor racontait alors quel gibier il avait chassé pour son petit déjeuner et son dîner et le Carassin racontait quels succulents vers et larves il avait attrapés.

À cette époque-là, le Carassin savait parler. Lorsque la nuit tombait, le Butor mettait le bec dans l'eau et criait dans tout le lac : « Bou, bou, bonne nuit à toi, ami Carassin ! » Le Carassin remuait de la queue en guise d'au revoir et rejoignait le doux limon sur le fond du lac où il s'endormait. Le Butor passait la nuit au milieu des roseaux. Lorsqu'il marchait parmi les joncs et qu'il passait le bec au-dessus, personne ne le remarquait. Et les joncs le berçaient : « chi... chi... ». Ils vivaient ainsi dans la paix et l'amitié.

C'est alors qu'avec l'automne arriva le froid. Le Butor annonça tristement qu'il fallait se séparer, qu'il allait s'envoler vers le sud, pour les pays chauds. Cela fit de la peine au

4. Nom iakoute désignant la région.

Carassin, mais que pouvaient-ils y faire ? Il alla passer l'hiver dans un trou au fond du lac avec les autres carassins. Ils s'y trouvaient bien. Le Carassin se faufila dans la pénombre et s'assoupit. Dormit-il longtemps ou pas, personne ne le sait. Soudain il se souvint qu'il n'avait pas souhaité bon voyage au Butor. Il s'empessa de nager jusqu'à la rive. À cette époque, le Carassin était long et fin avec un nez pointu. À moitié endormi, il ne remarqua pas que la surface du lac était gelée. Il se cogna à la glace de sorte qu'il faillit en avaler sa langue. À la suite du choc, une bosse se forma sur son dos et son nez cessa d'être pointu.

Le Carassin tomba au fond du lac et y resta sans connaissance jusqu'au printemps. Depuis ce temps les carassins sont courts, larges et patauds. Au printemps, le Butor revint sur les rives du lac et, mettant le bec dans l'eau, il appela joyeusement : « Bou, bou... ! » Le Carassin se réjouit de l'arrivée de son ami, se lança vers la rive mais se souvint que, l'automne dernier, il n'avait pas vu la glace à la surface du lac. Il s'arrêta sur la rive dans l'herbe, souleva son dos à l'extérieur et se mit à clapper des lèvres. Le Carassin ne vint pas plus près. Il avait honte de se frayer un chemin parmi les roseaux et de se présenter si difforme devant le Butor. Le Butor ne devina pas que le Carassin se trouvait dans l'herbe et appela avec insistance « Bou, bou... ! » Mais, le Carassin ne pouvait pas répondre comme autrefois car sa langue était abîmée. Il avait désappris à parler.

Depuis, beaucoup de temps a passé. Le Butor n'a pas oublié le Carassin : chaque printemps, il l'appelle : « Bou, bou... Où es-tu Carassin ? » Le Carassin se tait, comme tous les poissons.

Le Butor et le Carassin sont toujours voisins mais ne se rencontrent plus, même s'ils n'ont pas oublié leur ancienne amitié.

En automne, lorsque les lacs commencent à geler, les carassins s'affolent. Ils se rassemblent en bande, font le tour du lac et se faufilent entre les roseaux. Ils sautent même hors de l'eau : il faut bien souhaiter aux butors et à leurs parents bon voyage. Malheureusement les carassins sont toujours en retard, car les butors et les autres oiseaux sont à ce moment-là déjà partis pour leur lointaine migration vers le sud » (Šampurin 1989 : 113).

Ce conte, très riche, apparaît capital pour l'étude de l'image que les Iakoutes se font du carassin et de son mode de vie. Le volatile mis en scène est le grand butor *Botaurus stellaris*, dont le cri audible au printemps à plus d'un kilomètre de distance est comparable à un mugissement. « Le butor est un oiseau à l'apparence repoussante. Il ressemble à un monstre créé non par Dieu mais par un *abaahy*⁵. *Аһыр тииһи хараҥаҕа аҕанньын*, « le butor ne vole que la nuit ». Cet animal n'est pas chassé spécifiquement ; il est tué seulement si le chasseur le rencontre par hasard dans les joncs, sans être consommé par la suite du fait de la dureté de sa chair »⁶. Gregorij Potapov⁷, Iakoute éleveur de chevaux dans la région évèno-bytantaï, à l'ouest de Verkhoïansk, m'explique que « les butors sont nombreux, mais invisibles. Ils arrivent fin mai et repartent début septembre, comme les canards. En Iakoutie centrale, ils arrivent un peu plus tôt et repartent un peu plus tard.

5. Les *abaahy* sont chez les Iakoutes des esprits mauvais qui tourmentent les hommes. Dans les épopées Iakoutes, l'*abaahy* est un être à l'apparence repoussante, unijambiste et cyclope, pourvu d'une seule main, de sorte qu'il forme une moitié d'homme. Il enlève les fiancées des héros.

6. Informations, N. D. Alekseev, Jakutsk, 2005.

7. Enquête de terrain chez les éleveurs de chevaux de la région évèno-bytantaï, mai 2004.

Il n'est pas chassé, car sa chair n'est pas bonne, dit-on, et il est difficile à localiser. Généralement, on ne le voit même pas arriver ». Le mugissement de taureau (en iakoute, *oğus*) attribué au butor de notre conte explique son surnom de *uu oğuha*, « taureau d'eau ». C'est un animal réel, tout aussi invisible et mystérieux que le mammoth, mythique et jamais observé, désigné par les Iakoutes par le même terme de *uu oğuha*. Le mammoth-taureau d'eau est un animal qu'ils n'ont jamais vu, mais dont l'eau des lacs est le lieu de vie supposé et dont la présence se manifeste de manière sonore et visuelle. Parfois, lorsque les lacs gèlent, la glace crisse, comme si elle poussait un cri, pareil à celui d'un taureau. Faina I. Stručkova, du village de Sakkyryr dans la région événo-bytantaï, raconte la légende suivante⁸ : « La légende dit qu'un jour, au milieu d'un lac de la région, une famille évène a trouvé une défense de mammoth qui dépassait. À l'époque, les Iakoutes faisaient des broches à cheveux avec. On ne savait pas ce qu'était que le mammoth. On dit que ces gens ont essayé de scier la défense et que le lac s'est fendu en deux⁹, causant leur mort à tous. » C'est en racontant ces légendes sur le taureau d'eau que les anciens faisaient peur aux enfants¹⁰, et les légendes qui s'y rapportent sont toutes aussi inquiétantes que le cri du butor la nuit dans les marécages ou le crissement de la glace quand les nuits se font plus longues. L'eau apparaît donc comme un élément empreint de mystère auquel se joignent des éléments négatifs (dégoût, crainte), qui suggèrent aux Iakoutes la comparaison suivante : « Tu es idiot comme un butor ! » (*Aŋyr kurdok akaarygyn !¹¹*) Le mythe suivant confirme la négativité induite dans la relation aux êtres aquatiques.

Les poissons, les reptiles

« Créant le monde, le seigneur Dieu fit l'homme, le bétail et les autres animaux doués d'une âme. L'imitant, le vieux Satan, remua la terre, et créa aussi les poissons et les reptiles rampants. À la vue de cela, Dieu bénit l'eau d'un signe de croix et des arêtes en forme de croix apparurent sur la tête des poissons. Depuis, les hommes se sont mis à manger du poisson. Le vieux Satan enfouit sous terre les reptiles rampants, les cachant de Dieu. C'est pourquoi les hommes ont du dégoût pour ces animaux » (Ergis 1994 : 74).

Jadis, les Iakoutes croyaient que le monde, avant que l'ordre y soit institué, était en proie au chaos et aux ténèbres. « Dans le chaos gris est apparue en premier l'eau, où nageaient des poissons de fer [...] Du chaos naquirent trois mondes, dont le monde du milieu aux eaux qui s'évaporent. » (Savvin 2000 : 44). Popov (1886 : 128) note que « dans l'eau habitent différents esprits mauvais et les esprits mauvais de toutes les tribus viennent y habiter temporairement ». Dans les croyances animistes des Iakoutes, il n'existe pas de dualisme entre des esprits foncièrement bons ou vraiment mauvais. Ce dualisme entre le bien et le mal,

8. Enquête de terrain chez les éleveurs de chevaux de la région événo-bytantaï, juillet 2004.

9. On trouve les défenses ou les dents des mammoths souvent à proximité des lacs et c'est peut-être pour cela que le mammoth est supposé vivre dans l'eau. Il faut garder à l'esprit que les Sibériens ne connaissaient pas l'apparence des mammoths ni la fonction des défenses, qui pouvaient alors être associées à une ramure de cervidé ou, dans le cas des Iakoutes, à des cornes de taureau.

10. Informations, Mandar, Baajağa, 2003.

11. Informations, V. N. Ivanov, Jakutsk, 2004.

apporté par les Russes chrétiens à leur arrivée en Sibérie extrême-orientale dans les années 1630, va peut-être de pair avec le fait que les Iakoutes, craignant le milieu aquatique, donnent aux créatures de l'eau et de ses abords un caractère négatif. Par association, le butor, créature repoussante créée non pas par Dieu mais par un *abaahy* dont la chasse et la consommation ne sont pas courantes, se trouve auréolé de cette connotation négative. Seuls les poissons habituellement pêchés et consommés par les Iakoutes sont sauvés dans le mythe par une bénédiction de Dieu... Certes, le milieu forestier est lui aussi le lieu de vie supposé d'esprits, mais le milieu aquatique est pourvu d'une dimension supplémentaire de mystère. En effet, si le chasseur est « dans » la taïga, le pêcheur, lui, est « sur » le lac. Il ne pénètre pas à l'intérieur du milieu aquatique et c'est sans doute cette différence capitale entre les deux milieux qui induit un rapport particulier à ses habitants visibles et invisibles.

Dans la vie réelle, rares sont les Iakoutes qui savent nager. Il n'est pas certain par ailleurs qu'un rapport de cause à effet lie ce fait à la froideur des cours d'eau et la dangerosité des courants. Si l'eau est un milieu peu connu en raison de son inaccessibilité, elle est également crainte par les Iakoutes qui voient en elle le lieu de vie de différents esprits. Ainsi, le milieu aquatique se rapporte toujours à l'inconnu, au mystérieux, à l'invisible, à quelque chose d'inquiétant et, par analogie, à différents êtres imaginaires dotés de qualités plus ou moins dangereuses, dont la présence est déterminée par des manifestations sonores et visuelles ou des signes interprétables. Le milieu aquatique est aussi, d'après le mythe relatif aux poissons et aux reptiles, le milieu des animaux créés par Satan, non pourvus de la faculté d'âme (*kut*) :

« Les Iakoutes considèrent que les poissons sont dépourvus de *kut*, l'âme physique composée de trois éléments terrestre [*buor kut*], aérien [*salgyn kut*] et maternel [*ije kut*]. Étant donné la composition du *kut*, il peut paraître normal que les poissons en soient privés, mais ils possèdent en commun avec les autres animaux et l'homme l'âme "psychique", le *sür*¹² » (Lot-Falk 1953 : 19).

Il faut en effet souligner ici que la notion d'âme rejoint en iakoute celle de la respiration (*tynnar tynnağy*)¹³ : le terme *tyyn* désigne à la fois l'âme, la respiration et la vie. C'est donc parce que les poissons, et par extension les autres êtres peuplant l'eau, sont censés ne pas respirer qu'ils ne possèdent pas d'âme.

L'eau des lacs et des fleuves est également le lieu de vie des *süllüükun* (ou *söllöökün*)¹⁴, esprits présents dans l'eau que les Iakoutes convoquent durant la période de divination (*Taŋxa keme*), la veille du Noël russe, la nuit du 6 au

12. Selon Nikolaj Alekseev, « les poissons, les insectes et la vermine ne possèdent *apparemment* pas de *kut* » (1992 : 59).

13. Cf. Ergis (1994 : 74). Alekseev note que « la notion de *tyyn* existe aussi chez les Télioutes, chez qui elle est l'une des âmes, présente en toutes choses et englobant, comme chez les Iakoutes, les notions de respiration, d'âme, de vitalité, appartenant aux hommes, aux animaux, et aux végétaux qui étaient le signe des objets vivants » (1992 : 64).

14. Ce nom et les croyances qui y sont rattachées viennent apparemment de la culture russe mais ils ont été facilement assimilés et sont aujourd'hui encore bien vivants, aussi bien.../...

7 janvier, juste avant minuit, en se rassemblant en cercle autour d'un trou creusé dans l'eau gelée. Les esprits *süllüükun*, dotés d'un nez de cochon, de cornes de vaches et de sabots aux pieds¹⁵, apportent le désordre : ils sont nombreux, dérangent les vaches et les dispersent, volent les vêtements dans les maisons. Pour éviter cela, les Iakoutes apposent des croix sur les issues des habitations¹⁶. Dans certains récits, on les représente comme des « gens sans sourcils » habillés d'un manteau d'écailles (Emeljanov 1995 : 245), qui vivent sous l'eau et possèdent d'immenses richesses. Ces êtres, s'ils peuvent dire l'avenir et rendre riches les hommes qui acceptent leurs dons d'argent cachés sous forme de bouse de vache, sont craints par les Iakoutes qui ne se rendent pas la nuit pour chercher de l'eau au trou creusé dans la glace de la rivière ou du lac (*Ibid.* : 249). Dans les épopées iakoutes (*oloŋxo*), l'eau est présente comme mer de feu ou mer de glace, que le héros peut traverser soit en faisant une offrande à l'esprit-maître du lieu, soit en utilisant son cheval. Le héros n'est jamais apte à passer seul un lac¹⁷. Dans leurs traditions orales, les Iakoutes se représentent le monde divisé en trois mondes : celui du haut où vivent les esprits supérieurs, celui du milieu où vivent les esprits *ajyy* (esprits protecteurs) et les hommes, et enfin le monde d'en bas où vivent les esprits *abaahy*. Cette représentation verticale correspond à une conception linéaire et chrétienne du monde où se superposent des ciels, le monde des hommes et celui d'en bas, qui prend le pas sur une représentation horizontale, où le milieu aquatique serait pour les Iakoutes sur le même plan que le monde d'en bas. Lorsque les Iakoutes dessinent une carte, ils représentent leur espace dans le sens contraire des cartes officielles, en orientant le sud vers le haut et le nord vers le bas. Les rivières coulent vers le nord et sont utilisées comme repères lors de déplacements lointains. Pour les Iakoutes, le nord comme l'ouest sont des directions funestes vers lesquelles se dirigent les morts. La correspondance entre le bas et le nord fait du milieu aquatique un monde dont il convient de se méfier plus que des autres mondes et envers lequel il faut prendre davantage de précautions. Le milieu aquatique trouve par ailleurs un écho dans le monde souterrain des épopées, milieu ferreux peuplé par des monstres repoussants *abaahy* en fer, reflets des poissons de fer, comme dans le mythe recueilli par E. V. Savvin (2000 : 44).

L'eau, comme la forêt, est certes un espace sauvage, mais elle renferme des êtres invisibles et presque insaisissables, non comparables à ceux rencontrés habituellement sur terre. En témoignent ces quelques devinettes sur les poissons : *Kynattaax*

[Suite de la note 14] dans le nord de la Iakoutie (région de Verkhoïansk) qu'en Iakoutie centrale. Nikolaj Emeljanov (1995 : 342) fait référence à Eduard Pekarskij et à Gregorij Ergis. Le premier donnait une origine russe au mot *šuljukun/silikun/šjuljukun* qui désignerait l'esprit de l'eau, vieil homme, riche seigneur des profondeurs. Le second, explique que les *süllüükün* viendraient de petits esprits russes qui apparaissent entre le jour de Noël et l'Épiphanie.

15. Informations, enfants de l'école de Khamagatta, Nam, 2003.

16. Nous avons ainsi observé une croix à cet effet sur les baignoires et sur les fenêtres d'une maison iakoute à Elges (région de Verkhoïansk).

17. Il faut noter au passage que les épopées font toujours mention de lacs ou de mers et non de rivières ou de fleuves. Les populations iakoutes sont essentiellement localisées en Iakoutie centrale et le long des fleuves. Seuls les Iakoutes des régions de Bulun et d'Olenek habitent jusque sur les rives de la Léna et de l'Anabar, sur les côtes de la mer des Laptev (il pourrait s'agir de Dolganes).

da köppöt, atağa suox barar (« Il a des ailes, mais ne vole pas. Il n'a pas de jambes, mais il avance ») ; *Kynattaax da – köppöt, ajaxtaax da – saṇarbat baar ühü* (« Il a des ailes mais ne vole pas. Il a une bouche, mais il est muet ») (Artamonov 1975 : 117). Les poissons sont donc des animaux particuliers, n'entrant ni dans la catégorie des oiseaux, ni dans celle des autres animaux sauvages non ailés qui peuvent, comme ces derniers, devenir des attributs servant lors d'actions risquées. Dans les épopées, par exemple, un chamane peut se transformer en « poisson de la mort » (Emeljanov 1980 : 42-46) pour aller chercher dans la mer de feu les âmes du père et de la mère du héros. Le rôle du héros des *olonxo* est parfois confondu avec celui d'un chamane, en raison de ses transformations. Ainsi, le héros Er Soğotox (*Ibid.* : 101-108) prend la forme d'un goujon-perche¹⁸ pour traverser la mer de feu ; ou bien l'héroïne Kyjdaannaax Kyys se transforme en poisson-perche pour affronter en combat singulier un *abaahy* qui a pris la forme d'un saumon, prédateur de tous les poissons-perches¹⁹, et le terrasser en pénétrant par sa bouche et en ressortant par une de ses côtes (*Ibid.* : 67-69). Vaclav Seroševskij (1993 : 612) restitue la description du costume d'un vieil homme de la Kolyma, ancien chamane : dans le dos, il portait un pendant en fer (*balyk-timir*, poisson-fer) long d'un quart d'archine²⁰, découpé en forme de poisson, « avec la tête, les nageoires, les écailles et la queue, qui avait pour fonction de servir d'appât aux esprits²¹ » qui essaient de l'attraper. Dans un chapitre consacré à « l'animal-mère » (*ije-kyył*) et aux figurines d'esprit (*emeget*) du chamane, Gavril Ksenofontov (1992a : 71) évoque, quant à lui, le cas d'une chamanesse de la région de la Viljuj nommée Alyhardaax (litt. « au poisson-perche », de *alyhar*, « la perche ») qui avait donné naissance à un poisson-perche. Dans un autre, il raconte l'histoire d'un chamane qui avait demandé de confectionner un « poisson chamanique » en écorce épaisse, de sorte que celui-ci s'étant animé et ayant renversé un arbre, avait convaincu ainsi l'assistance des pouvoirs du chamane. Le poisson est donc à la fois un animal différent des autres et un attribut possible du chamane du fait de la force qui lui est attribuée. S'il joue ici lui-même le rôle d'un esprit auxiliaire, comme certains animaux non aquatiques, il n'est pas étranger aux différents esprits qui peuplent l'eau.

Quand les esprits donnent aux hommes...

Notre informatrice Faina Innokentevna le soulignait : « Il y a un esprit en toute chose, mais les esprits les plus forts sont les esprits du feu (*uot iččite*), de l'air (*salgyn iččite*), de la terre (*sir iččite*) et de l'eau (*uu iččite*) ». Pour obtenir la faveur

18. En russe, *erš*, iakoute non précisé.

19. En russe, *okun'*, iakoute non précisé.

20. Soit un quart de 0,711 m.

21. Dans la traduction française (Seroševskij 1902b : 320), l'auteur précise « Derrière pend également à une longue courroie un poisson (*balyk*) que le chamane laisse traîner sur le sol pendant qu'il fait ses sortilèges. Ce poisson sert d'appât pour les *üör* de moindre importance ». Le même auteur explique que les *üör* sont les esprits inquiets des hommes morts de mort violente et qui continuent de hanter leurs anciens lieux de vie, mangeant les hommes et leur bétail (*Ibid.* : 320 et 329).

de ces esprits, leur protection, les Iakoutes leur font des offrandes, souvent sous forme d'une partie de la nourriture qu'ils consomment. Les lacs sont le lieu présumé de vie de l'esprit-maître de l'eau (*uu iččite*). Celui-ci est désigné par une multitude de noms : le Seigneur Erilik, le Vieillard Čykčylyn, le Seigneur Ukulan, le Seigneur Köhöx-Bollox, le Vieillard Uu čonkuruun. Chez Ivan Xudjakov, on trouve la retranscription suivante d'un chant de louange : « Esprit du lac à la terre couverte de mousses, vieillard Kökkötüj, esprit de la rivière à la terre sablonneuse, esprit de l'eau profonde, esprit de la mer blanche qui se soulève, seigneur Sandalas, seigneur Mendeles, garçon Müčün, fille Külün, écoutez-moi avec bienveillance, annoncez le bonheur avec succès » (Xudjakov 1969 : 222). Autrefois, les Iakoutes s'adressaient à l'esprit-maître de l'eau, ou plus exactement à l'eau (cours d'eau ou lac) où ils pêchaient, en lui donnant le surnom *ebe*, « grand-mère ». Avant la période soviétique, les Iakoutes lui faisaient des offrandes tout en respectant une série d'interdits et de recommandations, dont la bonne mise en œuvre permettait d'attirer les faveurs des esprits-maîtres des différents lacs et rivières (Alekseev 1980 : 229), et donc d'obtenir de la chance à la pêche. Ils lui offraient le cœur et les poumons d'une vache ou d'un cheval, tandis qu'ils consommaient sur place le reste de l'animal. On lui offrait également des produits laitiers (*Ibid.* : 245). Ivan Xudjakov décrit ainsi un rite chez les Iakoutes de Verkhoïansk :

« Ils invitent un chamane avant la pêche. Les participants au rituel plantent neuf petits mélèzes sur la rive qui soutiennent une corde sacrificielle. Un bout est orienté vers la rivière. À l'autre bout, sur la rive, se trouvent des récipients avec du *kumys*²² et du beurre. Le chamane prononce une demande à l'esprit de l'eau, puis fait une aspersion de *kumys* en disant : "Toi, esprit de ce lieu ainsi que tes neuf fils libres, mangez !" » (1969 : 221).

Si les Iakoutes donnent à manger aux esprits afin que ceux-ci leur garantissent une pêche abondante, ils doivent redistribuer entre eux le produit de la pêche. En effet, comme le gibier, le poisson est soumis à une règle de redistribution qui entre dans le processus même de la chance : pour ne pas perdre cette chance, le pêcheur se doit de partager son butin. Le conte suivant, auquel nous reviendrons par la suite, en est un bon exemple :

Le pêcheur avare

« Il était une fois un vieux et une vieille. Le vieillard pêchait sur le lac qui se trouvait à proximité, et ils se nourrissaient ainsi. Un soir, il vérifia ses nasses et rapporta beaucoup de poissons. Alors que sa femme commençait à en faire le tri, un inconnu entra dans la maison. Expliquant d'où il venait et où il allait, il demanda à passer la nuit chez eux. Le couple, sans en avoir vraiment envie, le laissa passer la nuit dans leur maison. Ayant parlé avec l'invité, le vieillard prit sa femme à part et lui souffla quelques mots, compréhensibles d'eux seuls : "Fais cuire à l'eau les *mundu*, et cache les *sobo* dans la cage." Puis il continua de converser avec l'invité. Pendant ce temps, la vieille mit à part les *sobo* et mit à cuire les *mundu*. Lorsque les *mundu* furent prêts et posés sur la table, l'invité devina le sens de la conversation secrète entre ses hôtes. Vexé par leur

22. Lait de jument fermenté.

manque d'hospitalité, il se leva de table et s'en alla affamé. Ses hôtes furent contraints de manger seuls leurs *mundu*. On dit que Dieu punit les vieillards pour leur avarice. Depuis ce temps, leur pêche fut de moins en moins abondante, et ils vécurent toute leur vie dans la pauvreté » (Šurtakov 1981 : 281).

Le milieu de prélèvement est soumis à une série d'interdits, conditionnant la chance ou l'évitement de la malchance. Ainsi, prendre trop de poisson dans les eaux ou trop d'animaux sauvages dans la forêt sont des actions néfastes qui doivent être vengées un jour ou l'autre (*Dalaj balyga köxčüleex, tajğa kyyła setteex* [Kulakovskij 1979 : 129] : « Le poisson de Dalaj est un être matériel, la bête de la forêt a la forme de la punition qui vient des esprits »). Les esprits de l'eau, chez les Iakoutes des régions centrales, ne donnaient pas de poisson si les ustensiles de pêche étaient en contact avec une femme, ou avec quelqu'un venant d'une maison où se trouvait un défunt ou bien encore un enfant venant de naître (Alekseev 1980 : 245). Il en était de même si une femme avait uriné avant l'installation de la station de pêche en hiver, ou encore si deux poissons de lacs différents avaient été cuits ensemble (*Ibid.* : 247). Ainsi, comme l'écrit Nikolaj Alekseev (*Ibid.* : 245), le culte de l'esprit-maître du lac était proche de celui de l'esprit-maître de la forêt Baaj Bajanaj. L'interdit concernant l'individu, dont une personne proche est morte récemment, est encore conservé de nos jours, du moins est-il exprimé en Iakoutie centrale. Dimitri Zelenin rapporte qu'un jour, « un Iakoute vit un énorme carassin et le frappa de son bâton. Le poisson, ensanglanté, s'enfuit. Mais le Iakoute mourut le jour même où il revint chez lui, comme si le poisson l'avait puni » (1936 : 214). Cette légende concorde avec la croyance des habitants de Verkhoïansk selon laquelle il ne fallait ni battre l'eau avec une branche de saule, sinon les poissons ne se laisseraient plus prendre (Alekseev 1980 : 249), ni laisser tomber un objet en métal qui pourrait blesser l'esprit-maître de l'eau. D'autres interdits ne touchent pas le milieu, mais le poisson lui-même, et supposent une répercussion des actions perpétrées sur l'animal vers l'homme. Ainsi, par exemple, il ne faut pas manger le carassin à partir du sommet de son dos, sinon à l'avenir il fouettera l'homme au visage (Tolokonkij 1914 : 47). De même, « il ne faut pas jeter la tête du poisson dans le feu sinon on aura mal à la tête » (Jakovlev 2002 : 90).

Butor migrateur et sobo sédentaire

Les Iakoutes étant certainement, depuis leur migration des régions cis-baïkaliennes vers le nord, des éleveurs de chevaux et de vaches, les offrandes qu'ils faisaient aux esprits de l'eau consistaient en produits issus de ces animaux vivants (lait) ou morts (viande). Avant la collectivisation opérée dans les années 1930-1932 (Kusturov 2004), les Iakoutes vivaient en familles sur de vastes territoires, appelés *alaas*, composés d'un plan d'eau, d'une colline où s'abriter, et d'une prairie où pouvaient paître et se multiplier leurs animaux. Les Iakoutes pouvaient ainsi se nourrir de ce que leur donnait la nature environnante : vaches et chevaux sur les prés, lièvres dans la forêt et *sobo* dans le lac. Ce poisson présentait l'avantage d'être

consommable toute l'année. Par opposition, en effet, la viande essentiellement consommée à partir de l'abattage qui avait lieu dès les premiers grands froids venait à s'épuiser vers le printemps. Le lac, où la pêche était possible été comme hiver, représentait un lieu de réserves permanentes de nourriture fraîche, autrement dit vivante. Même s'ils possédaient une maison d'été (*sajjlyk*)²³ et une résidence d'hiver (*kystyk*)²⁴, les Iakoutes demeuraient des sédentaires, attachés à un lieu donné et donc souvent à un lac particulier. Notre informateur, Mixail S. Ivanov, a recueilli à travers la Iakoutie plus de 350 noms de lieux mentionnant le *sobo*. Les qualificatifs présents dans les noms de lieux sont liés soit au lieu lui-même, soit à l'objet auquel ce lieu se rattache. Ces noms sont de différentes natures :

- évoquant le physique du poisson :

ürüt sobol/blanc (pur), *maŋan sobol*/blanc, *ala soboloox*/bicolore, *xara sobol*/noir, *kyhyl soboloox*/roux, *kömiis sobol*/doré, *kyys sobol*/qui prend une teinte rouge, *syrdyk sobol*/blême ;

kyra soboloox/petit, *ulaxan soboloox*/grand, *sya soboloox*/gras, *tojtoğor soboloox*/court, *syŋynax soboloox*/gros, *at sobol*/gros, *xaptağaj soboloox*/plat.

- faisant appel au caractère qui lui est attribué :

kuhağan soboloox/mauvais, *toj soboloox*/non éduqué, qui ne se laisse pas attraper, *atyyr soboloox*/fort, *kyyl soboloox*/qui pareil à un animal sauvage ne se laisse pas attraper, *timir sobol*/fort (de fer), *süürük sobol*/qui prend la fuite, *bögö soboloox*/fort (solide, stable, indestructible).

- se rattachant à une direction ou au lieu en question :

sobo küöle/lac, *ilin soboloox*/l'endroit au nord où il y a des carassins, *anyt soboloox*/d'en-bas, *tiüges soboloox*/l'endroit lointain où il y a des carassins, *argaa soboloox*/là où il y a des carassins à l'ouest, *sobo n'yyraabyt*/où naissent beaucoup de *sobo*, *sobo üreğel*/la rivière, *mut soboloox*/le lac qui se trouve le plus loin, *sobo sihel*/le mont, *sobo byhyt-taax*/piège à poissons sous forme de barrière dans l'ouverture de laquelle est installée une nasse, *sobo alaahal*/l'alaas.

- mentionnant une quantité :

soboloox/à *sobo*, *sette soboloox*/à sept *sobo*, *üs soboloox*/à trois *sobo*, *otut soboloox*/à trente *sobo*, *soboto suox*/où il n'y a pas de *sobo*, *soğotox soboloox*/où il y a un *sobo*.

Cette abondance de toponymes rattachés au *sobo* prévalant sur ceux liés à d'autres poissons montre bien l'intérêt de ce poisson dans la vie des Iakoutes et, par association, l'importance des lacs et des étangs par rapport aux cours d'eau. L'almanach de Iakoutie de l'année 1871 précise : « On choisit toujours pour les courses de chevaux le pourtour d'un lac au sol dur. [...] En fonction de la circonférence du lac, les chevaux devaient en faire le tour de deux à quatre fois, afin de parcourir un minimum de dix verstes » (Gol'man 1872 : 134). Le rôle du lac est centrale, en tant que pourvoyeur d'eau pour les hommes et le bétail, réserve permanente de nourriture abondante, instrument d'orientation dans l'espace et, à l'occasion, lieu de rassemblement.

23. Du mot *sajyn* désignant l'été.

24. Du mot *kybyn* désignant l'hiver.

Si le carassin revêt une telle importance dans la culture des Lakoutes c'est bien parce qu'il est lui aussi un habitant des *alaas*. Ici, la différence entre lacs et rivières, plans d'eau fermés et cours d'eau dont il est impossible de voir à la fois la fin et le début, est fondamentale. Dans les *oloxo*, l'eau se manifeste toujours sous la forme de mer, que le héros ne peut traverser qu'avec le secours d'un tiers et, dans les légendes, il est souvent dit qu'un Lakoute était si riche qu'il pouvait remplir de lait tout un lac. Il n'est question de cours d'eau dans la tradition orale que lorsqu'il s'agit d'indiquer ou de suivre une direction, comme par exemple dans le cas du rite de libération de chevaux *kyyjdaa* où le riche Lakoute envoyait un troupeau en amont de la rivière. Pour le Lakoute, le cours d'eau, en particulier la grande rivière, est, avec le soleil, le moyen le plus sûr de trouver son chemin, les principaux cours d'eau se dirigeant vers le nord²⁵. Les rivières, moyens temporaires de se déplacer, sont donc bien différentes des lacs, lieux de résidence permanente. De même que les Lakoutes habitent sur l'*alaas*, le carassin, en tant que poisson de lac, est un poisson résident. C'est sans doute la clef du conte où interviennent les deux amis *sobo* et butor, qui se trouvent séparés l'un de l'autre de manière temporaire, durant l'hivernage de l'oiseau dans les pays du sud entre la fin de l'été (début septembre) et la fin de la saison froide (début juin). Ainsi, le butor migrateur abandonne son compagnon le carassin sédentaire.

Suivant Anne Jeay (1997 : 69) qui note : « lorsqu'ils sont piroguiers, les hommes sont dans le fleuve [...] Les hommes sont sur la berge des fleuves lorsqu'ils sont les bergers éleveurs de vaches, chèvres et moutons [...] Les hommes sont loin du fleuve lorsqu'ils sont agriculteurs », nous pouvons dire que, comme les Lakoutes sont éleveurs, ils sont au bord du lac et que, quand ils se font chasseurs, ils sont au bord de la rivière, afin de retrouver leur chemin. Le carassin étant un poisson résident, la relation qui le lie au Lakoute est forcément différente de celle que celui-ci entretient avec le gibier migrateur, en particulier les rennes sauvages. Par ailleurs, le *sobo* est un poisson particulièrement prolifique et les filets, une fois retirés de l'eau, sont souvent remplis de poissons. Ce n'est pas le cas pour les autres habitants des lacs que sont la lotte (*syalyhar*)²⁶ et le brochet²⁷ (*sordotj*) qui se pêchent à l'unité. De plus, la pêche au carassin se pratique tout au long de l'année. La chasse au renne sauvage est pour sa part aléatoire car elle dépend de l'arrivée des troupeaux de rennes lors de leur migration qui n'est pas systématique, autrement dit qui a lieu une fois par année, mais pas tous les ans. Le carassin, en tant que réserve certaine de nourriture et animal résident qu'il est toujours possible de trouver à un endroit donné, se rapproche plus du bétail, réserve de nourriture sur pieds, que du gibier. D'après l'un de nos informateurs²⁸ de la région de Taatta, dans le passé, les Lakoutes d'un *alaas*, ayant

25. Les cours d'eau sont utilisés aujourd'hui surtout par les éleveurs de chevaux lorsqu'ils doivent parcourir de longues distances pour trouver leurs troupeaux, ou lors de transhumances dans les régions où ils ont leurs pâturages d'été très éloignés de ceux d'hiver.

26. En russe *nalim*, en latin *Lota lota*.

27. En latin, *Esox lucius*.

28. Informations, A. A. Kolodeznikov, Baajağa, 2005.

entendu parler de la bonne qualité des *sobo* de l'*alaas* voisin, en faisaient transférer un certain nombre dans le leur afin d'améliorer l'espèce, et notamment, de les rendre plus gros. Il était alors convenu de patienter trois ans avant de juger du résultat. L'habitant de l'*alaas* voisin attendait que le bénéficiaire lui rendît la pareille. Cette pratique est encore valable aujourd'hui et révèle le contrôle de l'espèce par l'homme. Ainsi, le prélèvement de ce poisson vivant dans son milieu naturel, son « évidage » partiel, ressemblant curieusement à l'abattage du bétail sur lequel nous reviendrons plus loin, sa consommation et ce qui en est dit, tout cela fait davantage penser à l'élevage de bétail dans les conditions telles que ce peuple les pratique, plutôt qu'à la chasse au gibier migrateur. Il est d'ailleurs intéressant de voir que ce poisson est comparé à une petite vache : *Byykajkaan süöhü-čeen süüs kömüs mann'yaty süge syl'd'ar ühü* (« On dit qu'il y a une petite vache qui transporte cent petites pièces de monnaies sur son dos ») (Artamonov 1975 : 119). Cette devinette est d'autant plus révélatrice que nous n'avons pas trouvé de comparaison du même ordre concernant d'autres poissons.

Aliment du pauvre

Les Iakoutes ont beau manger du carassin durant toute la belle saison, le farcir, le frire, le cuire au four, en brochettes, ou le manger en soupe, celui-ci semble rester malgré tout la nourriture du pauvre, une nourriture de substitution, dont les gens oublient souvent de faire mention lorsqu'ils évoquent les spécialités culinaires sakha. En 1881, Élisée Reclus écrivait : « Les Iakoutes mangent de la viande et préfèrent la chair du cheval ; mais ils sont fort économes de la vie de leurs animaux et ne les tuent que lors des grandes fêtes » (1881 : 777). Notre informateur de Taatta indiquait, dans le même registre, que les Iakoutes, lors de leurs migrations vers les terres du nord, ne pouvaient pas se permettre de tuer leur bétail. Ce serait pour cette raison qu'ils seraient devenus pêcheurs. Le poisson est donc en général pourvu d'une connotation négative dans la vie courante. Certes, Vaclav Seroševskij étudiant la consommation d'une « famille moyenne » (1993 : 313) montre que les produits laitiers, qui font partie des produits issus d'animaux vivants, sont les premiers produits consommés, devant le pain, les produits issus des animaux morts comme le poisson (de 100 à 10 pouds²⁹), la viande ou la graisse (de 24,5 à 16 pouds). Malgré leur activité de pêche, les Iakoutes restent un peuple qui se revendique éleveur et dont la culture alimentaire demeure évidemment directement liée au bétail. Pour les Iakoutes, le poisson est, en marge de la nourriture officiellement « traditionnelle », un complément lorsque la viande vient à manquer. Dans les épopées, il arrive que les héros soient, avant de partir en campagne, dépourvus de tout ce qui caractérise la « culture de l'élevage » (maison, enclos, bétail, vaisselle spécifique) : ils sont alors de simples chasseurs et pêcheurs. Les *baaj* (« riches » en iakoute) des *oloxo* sont toujours des hommes propriétaires d'une multitude de coursiers noirs

29. Chez les Russes, 1 poud correspond à 16,38 kg.

(bovins) et de coursiers blancs (chevaux). À la fin d'une épopée, le héros vit généralement dans l'abondance et dans la richesse, avec beaucoup de bétail. Au début de l'époque soviétique, « les Iakoutes mange[aient] une fois par jour de la viande, habituellement le soir. Parfois, à la place de la viande, ils mange[aient] des carassins. Ils prépar[aient] ce poisson de la même manière qu'ils cuisinent la viande » (Tkačenko 1929 : 40). Ainsi, les Iakoutes ne se désignent pas aujourd'hui comme des mangeurs de poisson, mais comme des mangeurs de viande : « sans viande, nous ne pourrions résister au rude hiver qui dure huit mois ». Cependant il est inéluctable que, lorsqu'il s'agit de poissons, c'est bien le *sobo* qui a la suprématie.

Le Iakoute, s'il ne possède que peu de bétail, voire s'il n'en possède pas, est contraint de s'adonner à l'activité de pêche par nécessité, se trouvant relégué au rang de pêcheur, *balyksyt*. Ce terme est également utilisé pour exprimer la pauvreté. Ainsi, dans les actes conservés du XVII^e siècle, l'expression « pauvres et sans bétail » s'oppose à celle de « gens riches et dotés de bétail » (Tokarev 1945 : 30). Sergej Tokarev note par ailleurs que « dans les années 1740, la population pouvait être classée de la manière suivante : le *Baj*, riche, *Munk-Aht-Baj* qui ne connaît pas le nombre de vaches et de chevaux dont il est possesseur ; *Onto Baj [sic]*³⁰, celui qui a cinq à six troupeaux, *Bosack-itachdak* qui a un à deux troupeaux, *Ösin-Töhö tardack* qui a deux ou trois vaches. Ce dernier est aussi appelé *balykstyt*. *Toŋbalyksyt* est celui qui n'a que des chiens, qui se nourrit de poisson et utilise la peau de poisson pour faire des habits. Ils vivent au-dessus de Čandandy dans l'Adlan, à Maja et sur le delta de la Viljuj » (*Ibid.* : 257). Enfin, d'après les listes du *iasak*³¹ de 1648 (*Ibid.* : 171), le groupe de personnes « sans bétail » (ou presque sans bétail) vivait de poisson et de pin³².

À la fin du XIX^e siècle, Ričard Maak écrivait que « l'élevage du bétail n'est développé que dans la région de Suntar Marxa et seule la population de ces régions a la possibilité de consommer de la viande. La consommation de la viande est secondaire pour les habitants du centre de la Viljuj. On mange surtout du pain, des *sobo* et des *mundu* » (1994 : 213). Il précise également que les brochets, les carassins et les *mundu* constituent la nourriture principale des Iakoutes (*Ibid.* : 364). Il est possible que le poisson, en particulier dans certaines régions de Iakoutie actuelle, ait été prépondérant dans l'alimentation, prenant l'avantage sur les animaux domestiqués. Par ailleurs, il semble y avoir une hiérarchie des bons poissons en fonction du statut social de ceux qui les mangent : « Les Iakoutes de Nam disent que les pêcheurs *balykčyttar [sic]* se nourrissant uniquement de poisson font des réserves de *mundu* aussi en hiver » (Seroševskij 1993 : 308). Aujourd'hui encore, en été, durant la période où les réserves de viande viennent à s'épuiser et où les Iakoutes utilisent les produits laitiers, le poisson est souvent consommé en plus grande quantité que la viande.

30. Ces termes sont notés dans la transcription de Tokarev. Il est possible que l'adjectif en question ne soit pas *onto*, mais *orto*, ce qui désignerait alors littéralement « l'homme "moyennement" riche ».

31. Le *iasak* était l'impôt prélevé auprès des populations de Sibérie sous forme de fourrures.

32. Le produit utilisé se nomme en iakoute *bes subata* et désigne la substance, blanche et grasse.../...

Le *sobo* est pêché tout au long de l'année au filet sur les petits et grands lacs de Iakoutie centrale et dans les autres régions où il a été introduit durant les dernières décennies et où il s'est reproduit avec facilité. Autrefois, les filets (*ilim*) des Iakoutes étaient faits en crins de cheval (Maak 1994 : tabl. IX). Aujourd'hui, les filets de fabrication chinoise sont les plus utilisés et réputés être les meilleurs. La pêche d'été est pratiquée en barque, plusieurs filets étant posés à différents endroits du plan d'eau. Leurs extrémités sont attachées à des bâtons, souvent des troncs de mélèzes, plantés dans le fond du lac³³. En hiver, les filets, profonds d'environ un mètre, sont immergés sous la glace, et les bâtons enfoncés dans de deux trous pratiqués à une distance approximative de trente mètres l'un de l'autre. Au-dessus de la glace, les bords du filet sont reliés les uns aux autres par une corde, de sorte qu'il suffit de tirer la corde pour ramener le filet à soi, puis le remettre à l'eau. Le lac gelé permet au pêcheur d'atteindre les abords du trou. Dans les deux cas, les filets peuvent être relevés plusieurs fois par jour. Les autres poissons sont pêchés de manières différentes. Les vairons sont pris au piège en été à la nasse le long des berges envahies d'algues. L'ombre arctique, présent dans les rivières et les lacs du nord de la Iakoutie, est pêché quant à lui à la fois à la canne et au filet, dont l'une des extrémités est reliée à la rive du cours d'eau et l'autre dérivant librement au gré du courant. La pêche au *sobo* se présente donc comme une pêche groupée en eau stagnante.

Le poisson est, comme la viande, consommé bouilli ou frit. Quel que soit le mode de cuisson choisi, les Iakoutes procèdent dans un premier temps à l'ablation de la vésicule biliaire (*üüs*³⁴) par le flanc. Pour cela, ils couchent le poisson sur le côté gauche, la tête orientée vers la droite, et font une fine entaille entre les première et deuxième arêtes en partant des branchies. Puis, ils arrachent la vésicule en passant un doigt, le petit pour les plus habiles, dans l'entaille, tout en prenant soin de ne pas briser la membrane contenant le liquide jaunâtre et de ne pas retirer l'intestin grêle qui y est relié. Certains enlèvent également les intestins et la vessie, d'autres les laissent en disant que ce sont les meilleurs morceaux. Le carassin ne meurt pas immédiatement lorsque l'homme lui ôte la vésicule biliaire et, souvent, il bouge encore au moment de l'écaillage. Le poisson est ensuite prêt à être cuisiné. Cet évidage partiel s'apparente plus à l'abattage d'une tête de bétail qu'à l'évidage d'un poisson. En effet, avant que les Russes n'influencent sur les modes d'abattage, les Iakoutes ne poignardaient pas le cheval à tuer comme ils le font aujourd'hui, mais pratiquaient sur l'animal vivant et couché à terre une ouverture dans le ventre, où un homme plongeait la main, fouillant les intestins afin de trouver l'aorte (*üös*) (Gol'man 1872 : 122). Ils tiraient dessus jusqu'à ce

[Suite de la note 32] qui se trouve juste sous l'écorce de pin et que l'on sèche afin d'en faire de la bouillie. La période la plus favorable à la récolte est le début de l'été. C'était une nourriture de disette qui n'est plus consommée aujourd'hui.

33. Les lacs de Iakoutie ne sont généralement pas très profonds et se sont formés à la suite d'une modification du paysage et d'une décongélation progressive de la merzlota.

34. Ce terme désigne : 1) le centre, le milieu de quelque chose ; 2) la vésicule biliaire ; 3) l'aorte.

qu'elle se rompe, l'animal n'expirant que plus d'une demi-heure plus tard. Dans les deux cas, la consommation de l'animal est pratiquée aussitôt celui-ci abattu. Le *sobo* est le seul poisson sur lequel les Iakoutes pratiquent une telle technique d'évidage, qu'il n'est pas juste d'appeler ainsi car il n'est que partiel et la seule partie retirée est celle qui, par son goût, gâcherait celui de sa chair. Les autres poissons sont réellement « évidés », ou littéralement nettoyés : pour eux, on désigne les entrailles par le terme *is*, à la différence du *sobo* (*ihin yraastyr*³⁵), « nettoyer les entrailles ». Les Iakoutes leur ouvrent le ventre dans le sens de la longueur, et leurs intestins sont enlevés dans leur totalité³⁶. Le geste de retirer la vésicule biliaire (*üöstüür*, du mot *üös*) chez le *sobo* s'apparente à celui d'arracher l'aorte (*üös tardar*) chez le cheval.

L'éventail de plats est très large. Deux, trois ou quatre *sobo* sont mis à bouillir dans une casserole et servis dans une assiette, tandis que le bouillon, rendu épais par la décomposition des entrailles lors de la cuisson, est servi à part dans un bol. Frit, le *sobo* est d'abord salé et recouvert de farine puis rissolé, côté gauche en premier, afin que les viscères fraîches ne s'échappent pas par l'entaille. Il peut être farci au riz et ses œufs abondants prennent une couleur orange à la cuisson. À Elges, au nord de Verkhoïansk, on nous a servi des galettes de carassin. Celles-ci avaient été préparées ainsi : une fois la vésicule retirée et les nageoires égalisées ou coupées, les poissons écaillés avaient été coupés en trois : tête, corps et extrémité du corps avec queue. Le tout, branchies, arêtes et viscères comprises, avait été passé à la moulinette (la même qui servait à la viande) puis mélangé à du sel et de la farine, avant d'être frit à la poêle.

Le poisson est mangé entièrement lorsqu'il est frit ou bouilli. Un « vrai mangeur de *sobo* » ne laissera derrière lui qu'un petit tas d'arêtes. Le poisson n'est jamais mangé cru salé ou congelé, comme c'est le cas pour l'ombre³⁷. La plupart des Iakoutes vous corrigeront si vous faites mine de manger avec une fourchette : le carassin se mange à pleines mains, comme la viande. Les gens vous diront de faire attention aux arêtes, puis vous imitez vos voisins, en vous étonnant de manger le poisson dans son entier. Certains commencent par le sommet du dos, d'autres par les « côtes ». Pour les enfants, les adultes enlèvent à la main la partie charnue supérieure du dos contenant de minuscules arêtes, avant de séparer la chair des arêtes. Une fois celle-ci consommée, on mange les entrailles (vessie blanche aplatie par la cuisson, intestins et œufs compris), puis les branchies.

35. *Ihin* : complément d'objet direct de *is*.

36. Durant notre enquête de terrain à l'ouest de Verkhoïansk, nous avons recueilli la description suivante : les ombres sont ouverts dans le sens de la longueur de la gorge à l'orifice anal. Si le poisson contient des œufs, ceux-ci sont mis à part avec la graisse rosée qui entoure les intestins, et la préparation est salée, huilée et mangée à la cuillère ou avec du pain. On peut prélever le foie, en recueillir une certaine quantité et le manger après l'avoir laissé reposer quelques jours, ce qui lui donne le goût de sardines (*šprotý*), mais on le fait rarement car cet organe est très petit. Le reste des entrailles est jeté. On racle le sang qui reste fixé le long de la colonne vertébrale. Le poisson est ensuite salé, bouilli ou frit.

37. Le poisson cru gelé est servi sous forme de lamelles découpées dans le sens de la longueur du poisson. Ce plat est désigné par le terme russe de *stroganina*.

Ensuite la bouche est ouverte et la langue détachée. Après avoir grignoté les nageoires frites, on saisit en dernier lieu la tête (joues, menton, yeux) par laquelle est aspiré le cerveau. Certains croquent le crâne. Il ne reste alors du poisson qu'un petit tas d'arêtes blanches, soigneusement débarrassées de leur chair. Les Iakoutes qui n'arrivent pas à manger le *sobo* de cette manière s'en excusent et expliquent qu'ils ne savent pas le manger correctement³⁸. Il ne m'a jamais été expliqué comment manger d'autres poissons. Les règles ne semblent exister, ou du moins ne sont explicitées que pour celui-là. Aucune attention particulière n'est portée à la consommation des autres poissons les plus pêchés (brochet, ombre arctique, féra), qui sont frits ou bouillis

Le poisson à viande, "bon à manger, bon à penser"

Le mode de consommation du *sobo*, de même que son évidage tel qu'il est décrit plus haut, se rapproche de celui du cheval. En effet, les entrailles (*öl*) sont considérées aussi bien chez ce poisson que chez le bétail comme une « délicatesse ». Les dictionnaires précisent que le terme *öl* désigne spécifiquement les entrailles du carassin et non pas celles d'autres poissons. Par ailleurs, pour le bétail c'est le mot *is* qui est utilisé. À l'image de la viande, plus un poisson est gras, meilleur il est³⁹. « La langue de *sobo* est très bonne. Chez les grands poissons, elle est grande, nourrissante et tendre. C'est comme du gras d'animal (*salo*)⁴⁰ ». Une femme d'Elges nous a raconté que lorsqu'un homme souhaitait jadis faire une visite nocturne à une femme, il pouvait lui offrir un petit paquet de langues de carassin ou une côte de cheval. Dans une époque antérieure à celle de l'Union Soviétique, les adultes donnaient aux enfants quelquefois trente langues (*sobo tyla*) de *sobo*⁴¹. Il est intéressant de faire remarquer qu'en fait de langue, il s'agit du palais de l'animal, comme dans le cas de la carpe : « Au lieu de langue, [les carpes] ont le palais charnu : ce morceau de chair ne peut néanmoins se séparer du palais, et alors il a la forme et le goût de la langue d'autres animaux, ce qui lui en fait donner le nom » (Bérard 1988 : 176). Ainsi, dans le carassin au contraire des autres poissons, les entrailles et la « langue » constituent les parties les plus succulentes, comme c'est le cas du cheval ou de la vache.

Un traitement spécial est réservé à la carcasse du carassin : « Jadis, il y avait une grand-mère qui mangeait jusqu'à dix *sobo* en laissant d'eux la carcasse entière. Elle avait un procédé spécial de cuisson qui permettait à la chair de bien se détacher. Nous l'admirions beaucoup »⁴². Il s'agit en effet de ne pas rompre les arêtes

38. Ce poisson peut également être séché au four et entreposé dans un congélateur naturel (cave creusée dans le permafrost). On dit ensuite qu'il peut être mangé froid ou réchauffé.

39. Il existait d'ailleurs, selon Nikolaj Alekseev, un rite ayant pour fin de rendre les poissons plus gras dans le lac : « On attrapait un écureuil de Sibérie [*Tamias striatus*], on l'installait sur un petit traîneau qu'on promenait sur l'eau, en ayant attaché son museau à l'arrière de l'embarcation par une corde » (1980 : 247).

40. Mot russe désignant le gras blanc présent chez les gros animaux.

41. Informations, Mandar, Baajağa, 2003.

42. Informations, Mandar, Baajağa, 2003.

de ce poisson, afin de le servir à l'hôte comme s'il était entier. Si le carassin est considéré comme un substitut, il n'est pas de raison pour que les hommes lui réservent un traitement différent de celui du gibier ou du bétail tué. Aussi n'est-il pas permis de supposer que le fait de servir toujours l'animal entier (et non découpé comme cela peut être le cas des autres poissons) et de rassembler les arêtes en tas ou de manger le poisson de façon à conserver sa carcasse intacte a pour but sous-jacent de permettre le remplacement de l'animal par un autre qui naîtra à partir du squelette de l'animal mort ? Selon Roberte Hamayon (2001 : 112), la « dissociation entre chair et os⁴³ fonde le traitement funéraire des animaux et des humains. Le même but est en effet visé pour les uns et pour les autres : libérer la chair pour la rendre consommable par autrui et permettre à l'os de servir de support symbolique à un nouvel être de même lignée ou de même espèce, en sorte de perpétuer leur double relation, d'échange et d'alliance »⁴⁴. Notre informateur, quant à lui, expliqua que dans des temps anciens indéterminés, les gens fabriquaient avec la carcasse du carassin jusqu'à quarante petites figurines. Par exemple, en nettoyant bien les parties transparentes recouvrant les branchies, on les retournait en les posant côte à côte pour en faire des papillons⁴⁵. Un Évène, dont le père est iakoute, nous montra comment la tête du *sobo*, retournée, ressemblait curieusement à la silhouette d'un canard, avec laquelle les enfants jouaient.

Ce traitement des arêtes, particulier au *sobo*, son mode d'évidage, évocateur de l'abattage du bétail, ainsi que sa consommation font de lui un poisson à part, qui représente à la fois un intermédiaire entre le monde aquatique et celui du gibier chassé, et un animal proche du bétail⁴⁶. Il est abattu et consommé comme un animal domestique, ce qui pose la question de sa place dans le « système domesticateur »⁴⁷ iakoute. En effet, par sa consommation, si fréquente qu'elle peut remplacer la viande durant l'été lorsque les réserves sont épuisées, et par son mode de vie en bandes dans un endroit clos, ce poisson pourrait obtenir une place méritée en tant qu'animal semi-sauvage, auprès des autres animaux semi-domestiques que sont les chevaux, élevés en liberté et rassemblés seulement au moment du comptage, de l'abattage et de la traite des juments. Il faut par ailleurs souligner un fait important que note Gregorij Bašarin : la propriété privée des terres, progressivement apparue au XVII^e siècle, s'était développée par la suite en relation avec l'impôt en fourrure (*jasak*) que les autochtones étaient tenus de verser aux Russes. Cette redevance avait en effet accru le pouvoir administratif des seigneurs iakoutes (*tojon*). L'auteur mentionne qu'au XVIII^e siècle, des plans

43. En russe (*kosti*) aussi bien qu'en iakoute (*uŋuox*), les os et les arêtes sont désignés par le même terme.

44. Roberte Hamayon précise que cette dissociation est réelle pour les animaux, symbolique pour l'homme.

45. Informations, Mandar, Baajağa, 2003.

46. On m'a appris que les carassins qui peuplent actuellement les régions du nord y ont été artificiellement implantés, ce qui suppose sans doute un élevage, dont nous ignorons le lieu de pratique et la méthode.

47. Concernant cette notion, voir Digard (1990).

Pêcheurs d'Elges, région de Verkhoïansk, 2003 (cl. Émilie Maj)

Petite fille iakoute jouant avec un filet à sobo, Baajağa, 2003 (cl. Émilie Maj)

d'eaux poissonneux étaient vendus avec les prairies destinées à la fenaïson (Bašarin 2003 : 201). Les poissons des lacs sont donc bien différents de ceux des rivières car ils peuvent, de la même manière que le bétail, être propriété privée. Cela change la représentation qui peut être faite du *sobo* qui vit en bande dans un espace délimité, à l'image des troupeaux, et peut le transformer en support identitaire pour ce peuple éleveur.

Ričard Maak notait à la fin du XIX^e siècle que les Iakoutes pêchaient en trop grande quantité et que les mailles de leurs filets étaient bien trop petites, « ce qui fer[ait] bientôt disparaître les poissons » (1994 : 365). Plus de cent ans plus tard, les carassins sont toujours aussi nombreux et pêchés toujours aussi petits. Si les Iakoutes continuent depuis à attraper des *sobo* de petite taille, c'est certainement qu'ils trouvent une raison valable à cela. Plus les *sobo* sont gros, plus il y a de petites arêtes et plus la chair est sèche. « C'est pourquoi les habitants de la Viljuj n'aiment pas les *sobo* de Taatta, qui sont de plus grande taille que les [leurs] ». Si les Iakoutes n'aiment pas la chair sèche, ils l'aiment au contraire grasse (*emis*). Ce terme est attribué aussi bien à la viande (*emis et*) qu'au poisson (*emis balyk*) et représente une qualité certaine de la nourriture. Si la chair des poissons est généralement considérée comme maigre et dépourvue de sang (on prend bien soin d'éliminer le sang et les intestins des autres poissons), et qu'autrement dit leur chair n'est pas viande (Vialles 1998), il convient de le nuancer dans le cas du carassin. Les Iakoutes aiment dire qu'ils sont carnivores et qu'ils ne pourraient en aucun cas vivre sans viande dans les conditions de l'hiver [arctique]. Pourtant, lors d'un festin de carassins, les Iakoutes vous vanteront les vertus calorifiques de ce poisson qui se rapprochent de celles de la viande. En outre, durant la guerre, nous raconte notre informateur, Mandar, c'est grâce au *sobo* cuisiné sous forme de soupe (*sobo miine*) que les Iakoutes résistèrent aux années de famine.

Le *sobo* possède en effet toutes les qualités de la viande, et les Iakoutes le traitent, comme nous l'avons vu, d'une manière curieusement similaire à celle du bétail. Si habituellement « on ne saigne pas les poissons pour les tuer [et qu'il] suffit pour cela de les sortir de l'eau » (*Ibid.* : 146), le Iakoute, lui, prend la peine de réserver un traitement particulier et exclusif au *sobo*. Sa forme n'est sans doute pas liée au hasard : c'est seulement après l'ablation de la vésicule biliaire par le flanc que le poisson meurt. Si le carassin est un poisson auquel les Iakoutes ne sont pas indifférents, c'est aussi un poisson, à tout point de vue, bon à penser : « Les entrailles de *sobo* sont bonnes pour le cerveau humain. Nos ancêtres y trouvaient le fer et le calcium nécessaire »⁴⁸. Et notre informateur ajoute : *Kihi öjünen, balyk ölänen*⁴⁹ (« L'homme est bon par sa raison, le *sobo*⁵⁰ est bon par ses entrailles »). Ce proverbe iakoute illustre la correspondance entre les parties d'un animal et celles de l'être humain. Dans le même registre, un homme de petite

48. Informations, Mandar, Baajağa, 2003.

49. Informations, Mandar, Baajağa, 2003.

50. Ici, le mot *balyk* désigne en réalité « le poisson ». C'est le terme *öl* qui, ne s'appliquant qu'aux entrailles de *sobo*, permettent d'identifier ce poisson.

taille bien en chair sera qualifié de carassin gras : *emis sobo kurduk* (Slepcov 1972 : 329), littéralement « il est gras comme un carassin », et il existe un terme spécifique pour désigner l'amateur de carassins (*sobomsox*). Mais on ne trouve pas d'équivalent pour le *mundu*, ni pour l'ombre ou le brochet. Les habitants de Iakoutie disent : « Nous ne mangeons pas les animaux qui mangent de la viande. » En vertu du principe de refus d'allélophagie, autrement dit de ne pas manger son semblable, le brochet, poisson carnassier par excellence, ne peut faire l'objet d'attentions telles que celles prêtées au carassin. Comme l'écrit Noëlie Vialles (1998 : 143) : « Assimiler consistant précisément à rendre semblable, le déjà semblable n'est pas assimilable, mais le trop différent ne l'est pas non plus. Le mangeable doit donc être à bonne distance, comme l'est l'épousable en matière de parenté ». Le carassin, non carnassier contrairement au brochet ou à la lotte, se révèle être le poisson le plus proche de l'homme et de son milieu de vie, et ses entrailles possèdent les mêmes qualités que celles du bétail végétarien, au contraire de celles des poissons carnassiers qui sont jetées.

Certes le *sobo* reste « à bonne distance », il demeure un poisson, mais il est en même temps semblable à l'homme du fait de son lieu de vie et de sa nourriture. C'est peut-être pour cela « qu'à l'époque, le carassin savait parler », tandis que les autres représentants de son monde ne le pouvaient pas... Et c'est sans doute également la raison pour laquelle ce poisson est le plus digne de remplacer la viande lorsque celle-ci vient à manquer. Cependant, le *sobo*, reste un poisson et sa chair reste différente de la viande. Il existe une limite dans la relation à faire entre le traitement du bétail et celui du poisson. En effet, le terme utilisé pour désigner l'abattage du cheval est *aty ölöör* (litt. « tuer le cheval »). En revanche, à la question « quel est le terme utilisé pour dire “tuer le poisson” ? », le Iakoute répond « les Iakoutes ne tuent pas les poissons : ceux-ci s'endorment tout seuls en raison du manque d'eau et de froid. Mais parfois, au chaud, ils peuvent se réveiller »⁵¹. Nous pouvons donc en déduire qu'il y a bien abattage du cheval, alors que le Iakoute ne procède pas, suivant ses dires qui le déculpabilisent, à celui du *sobo* car l'animal « meurt seul », et que dans les faits c'est la sortie de son milieu naturel qui cause sa mort. Malgré cette différence de traitement, le geste d'ablation de l'aorte et de la vésicule biliaire, qui portent le même nom, est techniquement similaire. Par ce processus, le *sobo* se trouve séparé à la fois des poissons et du bétail : il n'est certes pas « abattu » exactement de la même manière que les chevaux, et son sang n'est pas précautionneusement nettoyé comme celui des autres poissons. De plus, il est même bon de consommer ses entrailles. Ce geste, qui l'apparente au bétail animé, aurait-il le but de « faire comme si » ce poisson, consommé en grandes quantités, était lui aussi doué d'une âme ? C'est en tout cas ce qui pourrait le rendre propre à la consommation humaine. Enfin, ce rapport de similitude se trouve encore une fois confirmé par une pratique actuelle : lorsqu'une femme iakoute vient d'accoucher, fût-ce à l'hôpital, on lui donne à manger de la soupe de carassin qui, dit-on, « fait monter le lait »⁵².

51. Informations, Marianna Samsonova, Jakutsk, 2004.

52. Informations, Lizaveta Sidorova, Jakutsk, 2004.

L'enquête entreprise pour cet article, sur la base de différents terrains effectués ces dernières années, de notes de voyageurs et de remarques d'ethnographes russes, aura permis d'établir un fait inéluctable : le *sobo*, pour les Iakoutes, n'est pas un poisson comme les autres. Parmi les poissons pêchés, le carassin est le plus consommé par les Iakoutes, alors que l'ombre arctique est le poisson dominant chez les autres peuples pêcheurs des régions nordiques et montagneuses de la République Sakha. La place qu'il occupe actuellement dans l'alimentation vient juste après celles des gros animaux, chevaux et bœufs.

Meilleur que le vairon, que les Iakoutes préfèrent aujourd'hui donner aux chats, plutôt qu'aux invités pour lesquels il est une nourriture indigne, et proche des humains par son mode de vie, le carassin est un poisson « bon à manger et bon à penser ». Ses qualités font de lui le poisson le plus digne de remplacer la viande chez ce peuple pasteur, qui dit consommer de préférence les produits issus de l'élevage. Moins bien que la viande, mais mieux qu'un autre poisson, le *sobo* se trouve en quelque sorte dans un entre-deux, à l'image du butor qui habite les berges des lacs. Ni entièrement sauvage, ni pour autant domestiqué, le carassin est un poisson proche des Iakoutes en raison de sa sédentarité et représente, à proximité de l'espace domestique, une réserve de nourriture abondante où l'on peut puiser presque à volonté. « Sauveur » du peuple en cas de famine, remplaçant de la viande en été et « abattu » par une technique comparable à l'abattage des chevaux, ce poisson se révèle un support identitaire important pour les Iakoutes. Il sert aussi à l'ethnologue d'excellent révélateur de la culture et des « systèmes domesticoires » qui ont cours chez ces Turcs d'Asie septentrionale, ce qui ouvre la voie à une comparaison avec ceux des autres peuples turcs. Il sera intéressant d'étudier la relation d'autres ethnies avec une ou plusieurs catégories de poissons, carassin ou autre, en fonction de leur activité dominante, que ce soit la chasse, l'élevage ou la pêche elle-même.

En effet, d'après les sources ethnographiques, les représentations liées à la pêche seraient, en Sibérie, à rapprocher de celles de la chasse, toutes deux rassemblées sous l'égide des esprits-maîtres d'une nature « sauvage », habitant les montagnes, les forêts et les eaux. Si, comme l'écrit Roberte Hamayon, « la pêche [dans les cultures sibériennes] apparaît comme un doublet mineur de la chasse, rappelant le statut du milieu aquatique à l'égard du milieu forestier » et si « le poisson, semble se situer à mi-chemin entre les produits de la cueillette et du gibier [...] du point de vue des techniques par lesquelles l'homme l'acquiert et qui le laissent à mi-chemin entre l'état de produit et celui d'être » (1990 : 298), alors le *sobo* révèle une particularité des « systèmes » culturels : celui de projeter les représentations qu'une société se fait d'un objet sur un autre élément, apparemment étranger, pour se l'approprier plus aisément. Ainsi, le carassin est pêché en filet et cet acte pourrait certes être assimilé à un acte de « ramassage », mais son « abattage » vient l'individualiser et « animer » tous ses congénères de la même espèce.

Notre enquête a montré que les Iakoutes, même s'ils sont également pêcheurs, ont aisément pu projeter des représentations d'éleveurs de bétail sur l'activité de pêche au carassin. En d'autres termes, même dans leur activité de pêche au *sobo*,

les Yakoutes se pensent toujours en éleveurs. D'une manière plus générale, cela ouvre des perspectives à d'autres études sur les modalités de la « récupération » de la figure d'un animal pour intégrer celui-ci, dans une culture donnée, à l'une ou l'autre catégorie d'objets animés et à des structures idéales et idéelles.

MOTS CLÉS/KEYWORDS: Yakoute/*Yakut* – peuple turc/*Turkic* – pratiques alimentaires/*eating habits* – mise à mort/*slaughtering* – pêche/*fishing*.

BIBLIOGRAPHIE

Aleksandrov, Gavril Il'ič

1993 *Sandaly saxahy astara*. Berd'igesteex, Gornaja rajonnaja tipografija.

Alekseev, Nikolaj Alekseevič

1980 *Rannie formy religii tjurko-jazyčnyx narodov sibiri*. Novosibirsk, Nauka.

1992 *Radicionnye religioznye verovanija tjurko-jazyčnyx narodov Sibirii*. Novosibirsk, Nauka.

Artamonov, Innokentij Ivanovič

1975 *Jakutskie zagadki*. Jakutsk, Jakutskoe knižnoe izd.

Bašarin, Gregorij Prokop'evič

2003 [1956] *Istorija agrarnyx otnošenij v Jakutii, 1: Agrarnye otnošenija s drevnix vremen do 1770-x godov*. Jakutsk, IGI AN RS (Ja).

Bérard, Laurence

1988 « La consommation du poisson en France, des prescriptions alimentaires à la prépondérance de la carpe », in Liliane Bodson, ed., *Anthropozoologica. L'Animal dans l'alimentation humaine, les critères de choix*. Actes du Colloque international de Liège, 26-29 novembre 1986. Liège, Université de Liège : 171-180.

Borisov, Pavel Gavrilovič

1928 *Ryby reki Leny*. Leningrad, JaASSR, ANSSR (« Trudy komissii po izučeniju » 9).

Digard, Jean-Pierre

1990 *L'Homme et les animaux domestiques : anthropologie d'une passion*. Paris, Fayard (« Le Temps des sciences »).

Emeljanov, Nikolaj Vasil'evič

1980 *Sjužety jakutskix olonxo*. Moskva, AN SSR-Nauka.

1995 *Predanija, Legendy i mify Saxa (jakutov)*. Novosibirsk, Nauka.

Ergis, Gregorij Ustinovič

1994 [1964] *Saxa ostuorujalara, Jakutskie skazki*. Jakutsk, AN SSSR, Jak. Filial Sib. Otd. IjaLI.

Geistdoerfe, Aliette & Jacques Ivanoff

2003 « De la viande au poisson ou de la viande de poisson ? », in Aliette Geistdoerfer, Jacques Ivanoff & Jacqueline Matras-Guin, eds, *La Mer dévorée : le poisson bon à manger, le poisson bon à penser*. Paris, Centre d'ethnotechnologie en milieux aquatiques : 1-13 (« Ketos »).

Geistdoerfe, Aliette & Jacqueline Matras-Guin

2003 « Du poisson sur la table des Français, de la "pénitence" au plaisir », in Aliette Geistdoerfer, Jacques Ivanoff & Jacqueline Matras-Guin, eds, *La Mer dévorée : le poisson bon à manger, le poisson bon à penser...* : 59-90.

Gol'man, Vol'demar

1872 « Zаметki o konevodstve v jakutskoj oblasti », *Pamjatnaja knižka jakutskoj oblasti na 1871 g.* Peterburg, Izd. Jakuckogo oblastnogo statističeskogo komiteta : 122-137.

Hamayon, Roberte

1990 *La Chasse à l'âme : esquisse d'une théorie du chamanisme sibérien*. Nanterre, Société d'ethnologie.

2001 « Nier la mort, simuler l'amour et rappeler la vie ou le traitement funéraire du gibier abattu chez les peuples chasseurs de la forêt sibérienne », in Lilian Bodson, ed., *La Sépulture des animaux. Concepts, usages et pratiques à travers le temps et l'espace*. Liège, Université de Liège : 107-128 (« Colloques d'histoire des connaissances zoologiques » 12).

Jakovlev, Afanasij Nifontovič & Anatolij Ergovič Petrov

2002 *Balykkykka siibe (küöl balygy bulda, terile, astaaryna)*. Djokuuskaj, Triada.

Jeay, Anne

1997 « Des hommes, des poissons, des femmes, des vaches et des androgynes : les eaux du fleuve Niger », in Danielle Morali et al., *Anthropologie de l'eau*. Nancy, Presses universitaires de Nancy : 67-75.

Keith, Philippe & Jean Allardi, eds

2001 *Atlas des poissons d'eau douce de France*. Paris, Muséum national d'histoire naturelle (« Patrimoines naturels »).

Ksenofontov, Gavril Vasil'evič

1992a *Šamanizm, izbrannnye trudy (publikacij 1928-1929 gg.)*. Jakutsk, Tvorčesko-proizvodstvennaja firma Sever-Jug.

1992b [1937] *Urjanxaj saxalar*. Jakutsk, Knižnoe izd. Respubliki Saxa (Jakutija), 2 vol.

Kulakovskij, Aleksej Eliseevič

1979 *Naučnye trudy*. Jakutsk, AN SSSR, Sib. Ot. Jakutski filial, institut jazyka, literatury i istorii.

Kusturov, Dimitri

2004 « Repressii v Tattinskome uluse i ix posledovanija », *ILIN*, 1 (36).

Lot-Falk, Éveline

1953 *Les Rites de chasse chez les peuples sibériens*. Paris, Gallimard.

Maak, Ričard Karlovič

1994 [1887] *Viljujskij okrug jakutskoj oblasti*. Moskva.

Neustroev, Boris Fedorovič

1990 *Saxa ornamentara*. D'okuuskaj, Saxa ASSR kul'turatyn ministerstvota.

Parxomenko, S. G.

1928 *Otčet o poezdke v viljujskij okrug*. Leningrad, AN SSSR (« Materialy po izučeniju jakutskoj ASSR » 14).

Pekarskij, Eduard

1959 *Slovar' jakutskogo jazyka*. Moskva, AN SSSR.

Popov

1886 « O šamanstve jakutov », *Izv. SOIRGO* 17 (1-2).

Reclus, Élisée

1881 *Nouvelle géographie universelle : la terre et les hommes*, 6 : *L'Asie russe*. Paris, Hachette.

Šampurin, Juri

1989 « Vyp' i karas' », in *Voronij perepolox*. Jakutsk, Knižnoe izd. : 113-114.

Savvin, E. V.

2000 « O roli cveta v duxovnoj kul'ture jakutov », *Etnografičeskij sbornik* 1 : 43-47.

Savvinov, Dmitrij Dmitrievič

2002 *Alasnye ekosystemy*. Jakutsk, AN RS (Ja), Institut Prikladnoj ekologii Severa.

Seroševskij, Vaclav Leopoldovič

1902a « Du chamanisme d'après les croyances des Yakoutes », *Revue de l'histoire des religions* 46 (2) : 204-233.

1902b « Du chamanisme d'après les croyances des Yakoutes », *Revue de l'histoire des religions* 46 (3) : 199-338.

1993 [1896] *Jakuty, opyt etnografičeskogo issledovanija*. Moskva, Akcionernaja kompanija Zoloto Jakutii.

Slepcov, Platon Alekseevič

1972 *Jakutsko-russkij slovar', 25.300 slov*. Moskva, AN SSSR Jak.F SO IJaLI-Izd Soveckaja enciklopedija.

Šurtakov, Semen Ivanovič

1981 *Jakutskie skazki*. Jakutsk, Jakustskoe knižnoe izd.

Tkačenko, M. I.

1929 *Putevoj dnevnik verxojanskogo zoologičeskogo otrjada jakutskoj ekspedicii AN SSSR 1929 g.* Leningrad, AN SSSR (« Trudy soveta po izučeniju proizvoditel'nyx sil, serija jakutskaja » 5).

Tokarev, Sergej Aleksandrovič

1945 *Obščestvennyj stroj jakutov XVII-XVIII vv.* Jakutsk, Naučno-issl. institut JaLI, JaSSR.

Tolokonskij, N. M.

1914 *Jakutskie poslovicy, zagadki, svjatočnye obrjady, gadanija, legendy*. Irkutsk.

Vialles, Noëlie

1998 « Toute chaire n'est pas viande », *Études Rurales* 147-148 : *Mort et mise à mort des animaux* : 139-149.

Xudjakov, Ivan Aleksandrovič

1969 *Kratkoe opisanie Verxojanskogo okruga*. Leningrad, AN SSR-Nauka.

Zelenin, Dimitri Konstantinovič

1936 *Kul't ongonov Sibirii*. Moskva-Leningrad [Trad. franç. : *Le Culte des idoles en Sibérie*. Paris, Payot, 1952].

Sites internet

<http://www.res.krasu.ru/birds>

<http://fishbase.org/search.cfm>

<http://www.ykt.ru/nevpress/344/8.htm>

Émilie Maj, *Croyances et convenances iakoutes autour du sobo : ethnographie du poisson où tout est bon*. — Le carassin (*sobo*), poisson de la famille des carpes, occupe une place non négligeable dans les habitudes alimentaires des Iakoutes. Pourtant, ceux-ci se présentent comme un peuple turque éleveur de chevaux et de bœufs et revendiquent des traditions liées à cet élevage, mettant de côté leur activité de chasse et, à plus forte raison, de pêche. Au point que le mot « pêcheur » était employé comme synonyme de « pauvre ». En vérité, le carassin est important, non seulement par sa présence concrète (techniques de pêche, utilisation en cuisine) mais aussi dans les traditions orales (contes, devinettes) où il intervient. La comparaison entre la relation des Iakoutes au *sobo* et celle qui les lie aux autres animaux, élevés ou prélevés dans la nature, fait ressortir un fait inéluctable : le *sobo* est bien plus qu'un vulgaire poisson. Les représentations, notamment celles touchant à sa mise à mort et à sa consommation, le séparent des autres poissons et le rapprochent des animaux d'élevage. Cela ouvre une double réflexion qui met en lumière des aspects originaux de la culture iakoute : l'extension du système « domesticatoire » et l'utilisation du *sobo* comme support de représentations identitaires.

Émilie Maj, *Yakut Beliefs And Proprieties with Regard to the Crucian Carp : Fish where "Everything Is Good"*. — The crucian carp (*sobo*) has a significant place in Yakut eating habits, even though the latter see themselves as a Turkic people who raise horses and cattle. They lay claim to customs related to this raising of livestock and dismiss their activities having to do with hunting and, even more, fishing so much so that the word « fisherman » used to be a synonym of « poor man ». In fact, the crucian carp is important not just because of its concrete presence (in fishing techniques and cooking) but also owing to folklore (tales, riddles) about it. Comparing the Yakuts relations with the carp and with other animals, whether raised or caught, brings to light an inescapable fact : *sobo* is more than an ordinary fish. Ideas, in particular those having to do with the killing and eating of this fish, set it apart from other fish and liken it to livestock. Light is thus shed on original aspects of Yakut culture : the extension of the « domesticatory » system and the use of this carp as a grounds for a sense of identity.